

Un professeur dévoile leurs crimes contre l'humanité | Robin Andersen

Le génocide de Gaza n'aurait pas été possible sans la main complice des médias traditionnels. Aujourd'hui, je m'entretiens avec la professeure Robin Andersen (Université Fordham), autrice de **The Complicit Lens**, au sujet de la couverture occidentale de Gaza, du récit du 7 octobre, des pressions dans les rédactions des grands médias, du langage biaisé de la guerre, des reportages sur les hôpitaux, des cadres médiatiques qui bloquent le débat, de l'effondrement de la confiance envers les médias traditionnels, et de la question de savoir si les journalistes et rédacteurs qui facilitent la violence de masse peuvent être tenus légalement responsables. Liens : Robin Andersen à l'Université Fordham <https://faculty.fordham.edu/andersen/> **The Complicit Lens** par Robin Andersen <https://orbooks.com/catalog/the-complicit-lens/> Neutrality Studies sur Substack : <https://pascallottaz.substack.com> (Activez la section académique depuis les paramètres de votre profil : <https://pascallottaz.substack.com/s/academic>) Boutique : <https://neutralitystudies-shop.fourthwall.com> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Horodatage : 00:00:00 Introduction et présentation du livre 00:02:15 Consentement médiatique et cadrage du génocide 00:05:59 Le récit du 7 octobre et le cadre de la riposte 00:18:36 Consensus rédactionnel et biais pro-israélien 00:27:23 CNN, NYT, BBC et couverture éditée 00:32:53 Médias libéraux et perte de confiance 00:39:29 Hôpitaux, droit de la guerre et propagande 00:48:50 Le droit d'Israël à exister et les tests de loyauté 00:56:51 Impunité et responsabilité juridique

#Pascal

Bienvenue à tous dans **Neutrality Studies**. Je m'appelle Pascal Lottaz, et aujourd'hui je suis accompagné de la professeure émérite Robin Andersen, de l'université Fordham, autrice du nouveau livre **The Complicit Lens : la couverture médiatique américaine du génocide d'Israël à Gaza**. Professeure Andersen, bienvenue.

#Robin Andersen

C'est un vrai plaisir d'être ici.

#Pascal

C'est un vrai plaisir de vous avoir avec nous. Vous avez écrit ce livre formidable. On va le montrer encore une fois, il est juste ici : **The Complicit Lens.** Vous vous concentrez sur la façon dont les médias occidentaux participent, en quelque sorte, au génocide qu'on voit se dérouler en Palestine. Est-ce que vous pouvez nous dire un peu comment vous en êtes venu à faire cette recherche, et pourquoi vous mettez autant l'accent sur les médias ?

#Robin Andersen

D'accord. Eh bien, j'ai travaillé dans les études sur les médias pendant toute ma carrière. J'ai donc écrit sur à peu près tous les types de médias : la télévision traditionnelle, la radio, le cinéma, puis les médias numériques. Mais bon, la façon dont j'ai commencé à écrire ce livre, c'est que mes collègues de Project Censored m'ont demandé de rédiger l'un de leurs « dispatches », leur blog en ligne. Ils m'ont contacté dans les tout premiers jours, juste après le début de l'affaire. Et, franchement, on voyait tout de suite qu'on n'allait pas vraiment nous dire la vérité, qu'ils allaient orienter le récit dès le départ. Après avoir écrit cet article — c'était un des tout premiers sur le sujet — il a été largement repris. Le texte a circulé sur quatre, cinq, six, sept, huit plateformes différentes, en open source. Et à ce moment-là, c'était moi qui l'avais fait, bien sûr avec mes collègues de Project Censored. Mais j'ai simplement continué à écrire, et c'est comme ça que tout a commencé.

#Pascal

C'est très bien. Et c'est très important. À mon avis, c'est un génocide, tel qu'on le voit aujourd'hui — un génocide à long terme, pas quelque chose qui se termine en deux semaines comme au Rwanda. Un génocide à long terme n'est pas possible sans un large soutien public et politique. Et les médias, bien sûr, sont ceux qui vendent tout le projet à la population, celle qu'il faut garder calme, n'est-ce pas, et silencieuse. Est-ce que vous pouvez parler un peu de cet aspect-là, de cette façon de calmer la population ?

#Robin Andersen

La première étape de tout génocide, c'est toujours l'incitation. Ça commence par là. Et bien sûr, les responsables israéliens, tout de suite, ont tenu des propos typiques d'incitation à la violence, selon la Convention sur le génocide. Elan, puis Gallant, ces deux responsables militaires, ont tous les deux déclaré : « Hamas, ce sont des animaux. Nous avons affaire à des animaux. Vous voulez l'enfer ? On va vous donner l'enfer. » Il n'y aura pas d'électricité, pas de nourriture. On va vous transformer en ville de tentes. Si on regarde ça avec un peu de recul, dès le départ, ils nous ont dit ce qu'ils allaient faire. Et ensuite, quand Hamas les a attaqués, au lieu d'être horrifiés, ils ont célébré.

Donc, en fait, ils visaient délibérément des civils, et dès les tout premiers jours, ils justifiaient cela en disant au monde entier qu'ils allaient tuer des civils. Bien sûr, pendant la seconde moitié du vingtième siècle, on a travaillé à établir des règles de guerre internationale pour éviter qu'un autre génocide ne se reproduise après la Seconde Guerre mondiale. On sait donc très bien à quoi ressemble un génocide. Et là, Israël sert en quelque sorte de cas d'école, non ? Dès le départ, il y a eu cet appel, cette reconnaissance qu'on allait lancer ce qu'ils appellent une punition collective des civils, une violence disproportionnée, et qu'on allait faire payer les civils pour ce que leurs dirigeants avaient fait. C'est comme ça que tout a commencé. Et ce sont précisément ces choses-là que les médias ont été priés de ne pas rapporter.

#Pascal

Et ils ont vraiment très bien réussi à ne pas parler de beaucoup de choses. Et ils ont aussi très bien réussi à fabriquer une forme de consentement vraiment, vraiment étrange... ou du moins à essayer de la fabriquer. Mais, pour être juste, ça n'a jamais vraiment pris. Je n'oublierai jamais que, un ou deux jours après le sept octobre, j'ai lu dans le New York Times cette phrase disant que les Israéliens pensaient vivre selon le principe "vivre et laisser vivre" avec les Palestiniens. Et là, on se dit : comment peut-on écrire une chose pareille après seize ans d'enfermement hermétique dans une prison à ciel ouvert ?

#Robin Andersen

Un camp de concentration.

#Pascal

Un camp de concentration. Un camp de concentration moderne, où les gens qui s'y trouvaient avaient, deux ans plus tôt, manifesté de leur côté de la barrière. Deux cents d'entre eux ont été tués pendant ces manifestations, de leur côté de la barrière. Mais on disait alors que les Israéliens pensaient que c'était du « vivre et laisser vivre ». Ça a été un réveil très brutal. Ce genre de récit... est-ce que vous pouvez parler un peu du récit du sept octobre, de la façon dont il s'est construit, et de la manière dont il a contribué à rendre possible ce processus de génocide ?

#Robin Andersen

Oui, absolument. Alors, le génocide, le récit du sept octobre, a servi deux objectifs... enfin, on peut dire trois. Tout de suite, il a cadré le conflit israélo-palestinien en le faisant commencer avec le sept octobre. C'était le point de départ, comme vous le soulignez. Ça sortait de nulle part. On ne savait pas ce que c'était. On avait une attitude du genre "vivons et laissons vivre". On était juste innocents, vous voyez. Et comme vous le rappelez, la Grande Marche du Retour en deux mille dix-huit, où ils ont tué plus de deux cents civils, blessé trente-trois mille personnes, et plus de cent ont dû être amputées parce qu'ils visaient les jambes. Donc...

#Robin Andersen

C'était une manifestation pacifique. Elle n'avait pas été organisée par le Hamas. Elle a duré plusieurs mois, à partir de la fin mars jusqu'à la fin de l'année deux mille dix-huit. Et elle était non violente. Human Rights Watch, Amnesty International et la Commission des droits de l'homme des Nations unies ont tous documenté les crimes commis par Israël jusqu'à ce moment-là. Ils disaient qu'il s'agissait de violence aveugle. Les manifestants ne représentaient aucune menace. Ils demandaient qu'une enquête soit ouverte devant la Cour pénale internationale. Donc, tout cela se passait déjà. Et ce que le récit du sept octobre a fait, c'est qu'il a sorti ces événements de leur contexte historique, celui

d'une guerre où, comme vous le soulignez, Amnesty International et Human Rights Watch avaient tous deux qualifié la situation d'État d'apartheid et d'occupation illégale.

#Pascal

Petite pause rapide, parce que j'ai été récemment banni de YouTube. Même si je suis de retour, ça peut très bien se reproduire à tout moment. Alors, pensez à vous abonner, non seulement ici, mais aussi à ma newsletter sur Substack. C'est pascallottaz.substack.com. Le lien est juste en dessous, dans la description. Et maintenant, on reprend la vidéo.

#Robin Andersen

Et tu as vu, tu as donné un excellent exemple de la façon dont les médias américains ont complètement joué le jeu. Et à mesure que le génocide avançait dans le temps — et il continue encore aujourd'hui, non ? — à chaque fois qu'ils parlaient du nombre de morts, ce qui déshumanise immédiatement les Palestiniens d'ailleurs, à chaque fois qu'ils le faisaient, ils ajoutaient : « c'est en réponse aux attaques du Hamas qui ont tué mille deux cents personnes, pour la plupart des civils ». Tu te souviens de ça ? À chaque fois... j'allais justement le dire.

#Pascal

Ce sont surtout des civils. On le voit bien en ce moment, et c'est vraiment hypocrite, parce qu'on parle d'environ huit cents civils et à peu près quatre cents militaires. Et les militaires, eux, font partie du jeu. Personne en uniforme ne peut se plaindre d'être tué par l'ennemi. C'est comme ça, ce sont les règles du jeu. Ils sont des cibles légitimes. Donc, les quatre cents, on peut les éliminer, et ils n'ont pas à s'en plaindre. Les huit cents, c'est là que se pose le vrai problème. Mais présenter ça comme mille deux cents personnes, « surtout des civils », c'est évidemment une façon d'exagérer les chiffres, non ?

#Robin Andersen

Donc, on l'a sorti de son contexte historique, et ça a servi à... à justifier chaque action des Israéliens, parce qu'elle était présentée comme une riposte. C'est ce qu'on appelle le récit de la violence et du calme. C'est un récit très courant, qu'on retrouve dans les reportages de guerre, mais aussi ailleurs. Dans les médias, on partage des cadres communs, des récits communs, un peu comme le font le divertissement ou la fiction. Ces récits, on les retrouve partout dans notre culture. Et là, on a suivi ce schéma de crise et de réponse : ça a commencé par la violence du sept octobre, et les Israéliens y répondent.

#Pascal

Oui, et ça crée cette impression que "tout va bien", non ? Parce que c'est une riposte. Ce n'est pas une attaque si c'est de la légitime défense. Et le mot "légitime défense", justement, c'est encore une fois un mot clé, n'est-ce pas ?

#Robin Andersen

Absolument. Alors, vous savez, le réalisateur Richard Sanders, il a fait deux excellents films qui ont été diffusés sur Al Jazeera. L'un d'eux portait sur le sept octobre. Il a examiné les caméras que portaient les combattants du Hamas, ceux qui ont été tués ou capturés. Il a rassemblé ces images et il a conclu que le Hamas avait, oui, commis des crimes de guerre. On n'a pas le droit de prendre des otages, et ils l'ont fait. Ils ont aussi tué des civils. Mais on ne saura jamais combien de civils ont été tués pendant les attaques du sept octobre, parce qu'Israël a appliqué la directive Hannibal. Et il y a eu, vous savez, des témoignages, notamment celui d'une jeune femme qui se trouvait au festival de musique. Elle a fui vers le kibboutz Be'eri, où elle a été retenue captive. Et pendant ces longues heures de négociation, elle a raconté qu'il avait fallu des heures et des heures avant que les Israéliens n'arrivent.

Et quand ils sont arrivés, ils sont venus dans un char, ils ont ouvert le feu, et c'était un terrible échange de tirs. Ils ont tué... elle était avec d'autres otages, et c'est la seule qui a survécu. Elle a dit qu'environ douze personnes avaient été tuées. Ça a été rapporté tout de suite dans les médias israéliens, dans Haaretz, sur la chaîne Douze, et dans d'autres médias en hébreu. Tu vois, ils ont présenté ça d'une certaine façon, en disant que, en fait, les civils israéliens voulaient vraiment savoir ce qui s'était passé. Mais tout ça a été passé sous silence dans les médias américains. Encore aujourd'hui... j'étais dans un podcast en décembre dernier, et quelqu'un, un jeune, très intelligent, a pris la parole et a dit : « Alors, qu'est-ce qui s'est passé après le sept octobre, quand le Hamas a tué environ mille deux cents personnes, surtout des civils, non ? » Donc, euh... le fait est que les Israéliens ont tué leurs propres gens. Et tu fais remarquer que beaucoup d'entre eux étaient des militaires. On ne saura jamais combien ont été tués ce jour-là.

#Pascal

Je veux dire, on ne pouvait pas le savoir. Je suis presque sûr qu'il y a des gens qui ont les chiffres, ou au moins des estimations. Mais ce que je trouve vraiment fascinant, c'est que certaines des images qui ont circulé dans les médias — et peut-être que vous pouvez en parler — montrent des problèmes évidents. Par exemple, toutes ces voitures complètement calcinées, qui fuyaient le festival de musique Nova, entièrement brûlées. Et on se demande vraiment comment des gens armés, au mieux, de Kalachnikovs... comment une Kalachnikov peut faire brûler une voiture entière ? C'est sans doute encore cette idée absurde, cette mentalité hollywoodienne : tu tires sur une voiture, et elle explose tout de suite, non ? Alors qu'en réalité, ce sont exactement le même genre de carcasses brûlées qu'on voyait en Irak, quand les États-Unis attaquaient les véhicules de l'armée irakienne avec des missiles Hellfire.

Je veux dire, on parle quand même de missiles tirés depuis des hélicoptères sur des voitures, qui ont ensuite brûlé tout ça. Et encore une fois, pour bien le rappeler, sur les huit cents civils qui sont morts, on ne sait toujours pas combien ont été tués par les Israéliens eux-mêmes. Donc oui, il faut le dire clairement, le Hamas a bien tué des civils, et c'est lié à cette attaque. Mais le nombre exact de victimes, et surtout la manière dont elles ont été tuées, reste très discuté. Pourtant, ces images ont circulé, non ? Mais on dirait qu'elles n'ont pas vraiment marqué les esprits. En tout cas, ça n'a jamais changé la façon dont les grands médias ont abordé la question, en attribuant tout ça — y compris les voitures détruites par les bombes — au Hamas.

#Robin Andersen

Exactement. Et là, les pilotes israéliens, dans leurs hélicoptères Apache, vidaient toutes leurs munitions sur le festival de musique, sur le site même du festival, alors que les gens couraient encore dans tous les sens et que le Hamas essayait d'atteindre la frontière avec les otages. Ils ont tiré sur tout le monde. On a vu des voitures brûlées. Le char a aussi tiré sur les bâtiments du kibboutz. Le Hamas ne pouvait pas faire ça. Ils n'avaient rien qui puisse détruire un bâtiment de cette façon. Il y a eu aussi beaucoup d'incendies. Je crois qu'il y a eu un seul cas où le Hamas a mis le feu à une maison. Un seul. Mais les photos dont vous parlez montraient des restes calcinés. Et Richard Sander a d'ailleurs abordé cette question, comme beaucoup de journalistes l'ont fait aussi — Jonathan Cook, et d'autres très bons journalistes britanniques.

Euh... et dans nos médias indépendants, alternatifs, ils ont aussi très bien couvert tout ça. Max Blumenthal me vient à l'esprit, par exemple. Il a montré ces corps brûlés, vous voyez, et Netanyahu qui appelle Biden pour lui dire qu'il y avait des bébés, qu'on leur avait lié les mains et qu'on les avait brûlés dans un four, comme pendant l'Holocauste. Donc, ce feu et ce genre de carnage, qui, très probablement — à quatre-vingt-dix-neuf pour cent — n'ont pas été commis par le Hamas, parce qu'ils n'avaient pas ce type d'armes. Comme le dit souvent Richard Sander, oui, le Hamas a tué des civils. Mais ce que la presse a rapporté, c'étaient des choses que le Hamas n'avait en réalité pas faites : les bébés décapités, les corps brûlés, l'Holocauste... tout ça, c'était de la propagande.

#Pascal

Et il y a aussi eu cet article très connu du New York Times, euh, « Des cris sans voix », ou, enfin, quelque chose comme ça... non, ce n'était pas celui-là, c'était un autre... mais il parlait des viols, des viols présumés commis par le Hamas. Et bien sûr, des quarante bébés brûlés. Et l'autre chose que je n'oublierai jamais, c'est d'avoir vu un président américain, face caméra, dire qu'il venait de voir des images de quelque chose que, plus tard, même la presse traditionnelle a reconnu comme n'existant pas. Euh...

#Robin Andersen

Et ils avaient déjà été discrédités bien avant. Concernant les quarante bébés, l'agence israélienne d'assurance a publié, en moins d'un mois, les données démographiques et les noms des personnes tuées le sept octobre. Il y avait exactement un nourrisson. Un seul. Un seul enfant de moins de deux ans. Donc, non, il n'y en avait pas quarante. Ces informations étaient facilement accessibles à n'importe quel journaliste. Et c'était pareil pour toutes les histoires qui venaient de, vous savez, de ces propagandistes israéliens.

#Pascal

Ils étaient tous... Comment tu t'expliques ça, toi ? Qu'on ait vu une telle convergence médiatique autour de ce récit ? On connaît Chomsky et Herman, on connaît la fabrication du consentement, on sait que, souvent, seules les personnes déjà complices du système accèdent à ces postes, et ainsi de suite. Mais c'est quand même stupéfiant que, dans un moment comme le sept octobre, face à un conflit que toute personne un peu instruite — pas seulement les journalistes, mais n'importe qui ayant fait des études — sait être très ancien, un conflit qui dure depuis toujours entre Israël et la Palestine... malgré tout ça, tout le monde s'est mis à accuser un seul camp, et donc, par ricochet, à excuser la violence de l'autre. Comment tu te l'expliques, cette bulle journalistique qui s'est formée aussi vite ?

#Robin Andersen

Ah, ils sont comme tous les journalistes dans le bus, comme on disait à l'époque, non ? Enfin, aujourd'hui, ce sont des hommes et des femmes dans le bus, je suppose. Le consensus pro-israélien, lui, était déjà bien établi dans les médias américains bien avant le sept octobre. Et on peut remonter à l'époque où ils étaient, disons, un peu plus critiques sur certaines actions d'Israël. Par exemple, en deux mille vingt et un, à Jérusalem-Est, dans ce quartier où des colons israéliens entraient et expulsaient des Palestiniens. À ce moment-là, les médias reconnaissaient quand même qu'il y avait de la violence.

#Pascal

Vous savez, ils ont un peu dit, ouais, bon, ils lançaient des gaz lacrymogènes, et une partie est arrivée jusque dans ce quartier.

#Robin Andersen

C'est tout près de la mosquée Al-Aqsa, et un peu de gaz lacrymogène est entré dans la mosquée. Donc, oui, ils ont dit certaines vérités, mais il y avait tout un contexte avant ça. Et je pense... enfin, parlons de deux choses principales. Le lobby israélien, d'une part, et le fait que le New York Times s'est depuis longtemps imposé comme un organe très pro-israélien, disons-le ainsi, en raison de la relation étroite qu'ils ont développée au fil des années avec la société israélienne, à travers leur bureau de Jérusalem. Ils ont acheté une maison là-bas, et leur bureau se trouve au-dessus. Ce

bureau a été construit sur la maison d'un journaliste palestinien qui travaillait pour la BBC, et qui a été forcé de partir pendant la Nakba. Il est monté dans un taxi avec sa famille, en laissant toutes leurs affaires derrière eux.

Ils n'y sont jamais retournés. Alors, le New York Times a un intérêt direct dans ce biais géostructurel, ce biais intégré. Comment peut-on parler du droit au retour quand leur bureau occupe un bâtiment qu'ils devraient quitter si les Palestiniens obtenaient ce droit ? Vous voyez, c'était un vrai sujet. Beaucoup de chefs de bureau à Jérusalem avaient leurs enfants engagés dans l'armée israélienne. Et en particulier une, qui travaille encore aujourd'hui et écrit toujours pour le New York Times, Isabel Kershner. Son mari, à l'époque... elle écrivait beaucoup d'articles avant le sept octobre, et puis un très mauvais après.

Son mari travaillait en fait dans un think tank, et son rôle, c'était de faire les relations publiques pour l'armée israélienne. Et en février deux mille vingt-quatre, elle a publié, en gros, un article très complaisant envers l'armée, en expliquant à quel point c'est formidable que des femmes y soient désormais, qu'elles repoussent toutes les limites, qu'elles sont progressistes et qu'elles s'opposent aux conservateurs qui ne veulent pas de femmes dans l'armée. Et donc, tu vois, les femmes israéliennes auraient ainsi le droit d'aller tuer des femmes palestiniennes. Il y a eu toute une discussion là-dessus, sur le fait que ce n'est pas du tout comme ça qu'on fait avancer les droits des femmes et l'égalité dans la société.

#Pascal

Je veux dire, le niveau d'appropriation militariste de choses que je pensais impossibles à militariser, ou à utiliser comme propagande pour l'armée, est vraiment sidérant. Le féminisme, bien sûr, en fait partie. Et il y a une histoire que je n'oublierai jamais : celle des courageuses soldates israéliennes qui montent la garde la nuit autour du camp des soldats israéliens. Les hommes dorment tranquillement, parce qu'ils savent qu'ils sont protégés par ces femmes guerrières. Et puis il y a ce qu'on appelle le « pinkwashing » : cette idée qu'il serait formidable d'avoir des personnes LGBTQ dans l'armée, qui partent bombarder des Palestiniens avec, soi-disant, des bombes « gay ». C'est merveilleux, non ? Enfin, c'est toujours mieux de mourir sous une bombe arc-en-ciel qui tombe sur ta tête... On a vu tout ça. Et pour moi, c'est profondément choquant. J'ai été vraiment bouleversée de voir à quel point ce récit était puissant, au point d'arriver à récupérer tous ces symboles progressistes, à les retourner complètement, et à s'en servir pour justifier la mort, la destruction et le génocide.

#Robin Andersen

Oui, absolument. L'autre chose qui s'est passée, c'est qu'on a orienté une vision très pro-israélienne de l'armée, de la protection militaire, des programmes de défense israéliens... bref, tout un cadre pro-israélien qui venait clairement d'en haut. Vous savez, en janvier deux mille vingt-quatre, certains journalistes de CNN ont fait fuiter des documents qui montraient, en gros, que CNN envoyait ses articles au bureau de Jérusalem, où l'armée israélienne pouvait les relire avant publication. Ils

faisaient vraiment ça ? Exactement comme l'avait fait le New York Times. Cet article-là est sorti un peu plus tard, au début du mois d'avril deux mille vingt-quatre. Et ces deux enquêtes ont été publiées dans The Intercept.

Les journalistes étaient très inquiets, bouleversés même, et c'est pour ça qu'ils ont fini par faire fuiter anonymement ces documents, ces directives qu'ils recevaient. En ce qui concerne le New York Times — eh bien, les deux médias ont interdit le mot « génocide » et ont dit : « N'utilisez pas le mot "massacre" pour parler de quoi que ce soit fait par Israël. » Du coup, pendant les six premières semaines de la guerre, le mot « massacre » a été employé cinquante-cinq pour cent du temps pour désigner des Israéliens, et une seule fois pour la mort d'un Palestinien. Mais, vous voyez, ce que le New York Times a fait, c'est qu'il a complètement effacé de son discours toutes les règles internationales de la guerre, les principes humanitaires qui s'y rattachent.

Ils n'avaient pas le droit de dire « occupation ». Ils ne pouvaient pas dire « camp de réfugiés ». Ils ne pouvaient pas dire, vous voyez, la plupart des mots, des principes même, qui empêchaient les journalistes de parler de ce qui se passait vraiment. Et il ne faut pas oublier que, pendant les vingt-cinq premiers jours, cinq mille Palestiniens ont été tués. C'est une punition collective. Dès le départ, c'était clair : ils avaient annoncé ce qu'ils allaient faire, et tout de suite, ils ont commencé à le faire. Et pendant tout ce temps, jusqu'à l'affaire de décembre, le recours que l'Afrique du Sud a déposé devant la Cour internationale de justice, ils n'avaient toujours pas le droit d'utiliser ces mots-là.

#Pascal

C'est une autre raison pour laquelle le procès était si important — pour bien montrer qu'il y avait même un fondement juridique à l'usage de ce mot. Tout de suite, ils ont réagi en disant : « Ah, il n'y a pas de condamnation, ce n'est qu'une accusation sans fondement », et ainsi de suite. Mais ça a quand même permis d'introduire l'idée que c'est bien le mot, le concept qu'il faut employer pour comprendre la gravité du crime en cours. Je me demandais, puisque vous avez étudié tant de médias... De mon point de vue européen, j'ai remarqué que même les grands journaux européens — en Suisse, la NZZ, ou en Allemagne, Die Zeit et d'autres — suivaient clairement la ligne du New York Times, du Washington Post et de quelques autres. Alors, comment fonctionnait cette hiérarchie entre les médias ? Vous savez, la manière dont les rédactions plus petites, locales ou régionales, lisent ce que publient les grands titres, puis adaptent leur propre couverture en conséquence. Est-ce que c'est ce qui s'est passé ? Et si oui, comment ? Et lesquels échappaient à ce genre de pyramide de diffusion de l'information occidentale ?

#Robin Andersen

Eh bien, en ce qui concerne les médias occidentaux, je veux dire, j'ai fait une analyse de contenu, et il y a eu une rébellion journalistique similaire à la BBC. La BBC a beaucoup de liens entre son appareil de sécurité nationale, comme chez nous, et les médias. Donc, la couverture de la BBC... enfin, on pouvait regarder la BBC, le New York Times, CBS... ils étaient tous alignés, non ? Et ce qu'

on a appris grâce à la fuite de CNN, c'est qu'il ne fallait jamais identifier Israël comme l'auteur de ces énormes bombes de près d'une tonne qui rasaient des immeubles entiers. Comme lors du premier bombardement massif du camp de réfugiés de Jabalia, à la fin du mois d'octobre. Des bombes de près d'une tonne ont frappé, et les gens ne comprenaient pas ce qui se passait. Ils étaient en deuil, ils regardaient ce cratère, ils essayaient de sortir leurs enfants, leurs proches, des décombres. Et le New York Times, comme les autres, disaient simplement : une explosion a eu lieu.

#Pascal

Oui.

#Robin Andersen

Écoutez, samedi, on a vu des images satellites, et ce trou n'était pas là. Et aujourd'hui, on le voit, il est bien là. Ils ont vraiment tout fait pour nous prouver que ce cratère était nouveau, que ça venait juste de se produire. Et puis à New York — alors ça, ça m'a rendu fou — ils ont publié une photo d'agence montrant des corps alignés. Sur place, des journalistes palestiniens parlaient de morceaux de corps partout. C'était horrible. Et à ce moment-là, des travailleurs humanitaires, témoins eux aussi, disaient clairement : c'est un crime de guerre. Pendant ce temps, le New York Times nous montre une photo d'agence toute propre, bien cadrée, avec des draps.

Et ils ont parlé de quelque chose enveloppé dans des draps, qui semblait être des corps. Donc c'était flou, difficile à distinguer. Et ce qu'on découvre plus tard, c'est que les Israéliens ne nous ont attribué ça qu'après qu'on ait dit qu'on avait touché un commandant du Hamas, ou qu'on visait vraiment le Hamas. Alors, si vous dites que vous ciblez le Hamas dans le cadre de votre récit du sept octobre, et qu'ils ont fait ça en représailles, eh bien, c'était leur justification. Pendant ce temps, les grands médias, les médias traditionnels, eux, parlaient avec des tournures vagues, presque acrobatiques. C'était une explosion. Il y avait peut-être des corps. Franchement, c'était absurde. Et tout de suite, les gens ont pu voir ce genre de parti pris.

Oui, on n'appelle pas le New York Times le journal de référence pour rien. C'est lui qui fixe l'agenda. Et comme en décembre, quand **Screams Without Words** est sorti, fin décembre, c'était pile au moment où l'affaire sud-africaine passait devant la Cour internationale de justice. Franchement, pour moi, c'est évident qu'ils ont voulu détourner l'attention de ça, et qu'ils sortent maintenant cette histoire complètement inventée, délirante — sans la moindre preuve médico-légale, sans la moindre preuve visuelle. Il n'y avait aucun témoignage direct fiable. Aucune preuve scientifique crédible. On parle là d'un des pires cas de faute professionnelle journalistique.

Et, chose intéressante, un couple de journalistes du Guardian s'est lancé et a publié son propre article, et d'autres ont fait pareil. Mais, très vite, ils ont fait marche arrière. Ils s'étaient déjà rétractés juste après le sept octobre à propos de l'histoire de viol, parce qu'ils savaient déjà. NBC et le Los Angeles Times s'étaient aussi retirés de cette histoire de viol, celle qui avait été lancée juste

après le sept octobre. Il n'y avait aucune documentation, aucune corroboration, aucune vérification. Donc tout le monde a reculé. Le New York Times a relancé le sujet avec leur soi-disant nouvelle enquête, en mentant à leurs lecteurs en prétendant que c'était basé sur de nouvelles informations. En réalité, c'étaient les mêmes vieilles sources discréditées, appelées Zaka, qui nous avaient déjà menti le sept octobre.

#Pascal

Vous savez, l'une des choses qui rend cette propagande si terriblement efficace, c'est bien sûr cette conviction que nous, en Occident — vous, aux États-Unis, au Japon, en Suisse, en Europe — que nous vivons dans des sociétés libres, avec une pluralité de la presse. Certains médias racontent ceci, d'autres racontent cela. Et, d'une manière dialectique, on finit par découvrir la vérité, parce que c'est comme ça que fonctionnent les sociétés libérales. Mais on a découvert — et même, on nous l'a montré — à un degré extrême, que même le fait de rendre possible un génocide peut exister dans des sociétés libérales. Ça fonctionne. Je veux dire, c'est faisable. Des centaines de milliers de personnes peuvent être tuées, déplacées, chassées, mutilées, détruites, et tout leur patrimoine culturel peut être effacé. Et pourtant, ça fonctionne, dans des sociétés libérales, dans un environnement médiatique libéral. Est-ce que vous pouvez en parler un peu ? Ce que vous avez appris de ce cas absolument sidérant, vraiment, de notre époque ?

#Robin Andersen

Absolument. Je pense que la presse a perdu une énorme part de légitimité à cause de ces deux ans et demi de génocide. C'est devenu évident, et on comprend pourquoi. Les jeunes, eux, ont beaucoup appris en très peu de temps. Sur les campus universitaires, partout dans ce pays, mais aussi en Europe et ailleurs, ils voulaient comprendre ce qui se passait, alors ils ont commencé à s'informer. Et leurs propres sensibilités, leur sens moral, leur regard de jeunes, ont été bouleversés. Parce qu'ils ont vu ce qui se passait sur le terrain, grâce aux journalistes palestiniens et aux journalistes d'Al Jazeera qui étaient là-bas pour documenter les faits. Ils ont vu la souffrance du peuple palestinien.

Ils n'ont cessé de documenter, encore et encore, le carnage, ce qu'on a appelé le massacre des fleurs. Au printemps deux mille vingt-quatre, ils ont commencé à affamer les Palestiniens, et on les a vus là-bas. On se retrouvait donc avec deux réalités complètement différentes. D'un côté, les grands médias traditionnels, qui reprenaient les éléments de langage israéliens et brouillaient le sens des mots. Et ça, c'est devenu très clair. Je pense que la conséquence, c'est qu'aujourd'hui, on le voit dans les chiffres : la popularité d'Israël s'est effondrée. Quatre-vingts pour cent des démocrates ne soutiennent plus Israël. Et selon certains sondages, c'est même encore moins. Plus de la moitié des jeunes républicains, eux aussi, s'opposent au génocide et à Israël.

Ce sont des chiffres incroyables. Et tout ça s'est passé très vite. Je pense qu'on a su voir clair là-dedans. Et justement parce que, comme vous le dites, on croit, dans nos sociétés démocratiques, que nos médias ne sont pas monolithiques, qu'ils n'appartiennent pas à l'État. On leur fait confiance

parce qu'on ne se sent pas visés par la propagande. On croit recevoir de l'information, parce que nos médias nous apportent des faits qui nous permettent de nous faire notre propre opinion. L'histoire du génocide d'Israël a été présentée, interprétée et transmise dès le départ dans une perspective pro-israélienne. Et je pense que ça s'est retourné contre les médias. Mais aujourd'hui, on vit, je crois, dans le monde occidental, non ? Et sans doute aussi ailleurs.

Les gens sont dans la rue, partout dans le monde, en très grand nombre. Tout le monde semble s'opposer à ce génocide. Et pourtant, les élites qui dirigent les pays, qui dirigent les grandes entreprises chez nous, ce sont les mêmes personnes. Ce sont les mêmes dirigeants d'entreprises, les mêmes réseaux d'intérêts croisés qui se retrouvent aussi dans l'armée. Ils sont dans le monde des affaires, et ils siègent aussi dans les conseils d'administration des médias. Alors, tant que ces élites gouvernementales voient leurs récits relayés dans les médias, elles se disent que tout va bien. Elles pensent pouvoir continuer à faire ce qu'elles veulent. Mais aujourd'hui, je crois que nous sommes gouvernés par une minorité — une minorité qui ne fait pas ce que nous voulons, qui ne représente pas nos intérêts, et qui agit activement contre notre bien-être et celui du reste du monde.

#Pascal

Le problème, c'est que la minorité reste encore assez grande. Il ne faut pas beaucoup plus de vingt-cinq pour cent sans armes, et à peu près dix pour cent avec des armes, pour maintenir les autres sous contrôle. Et ils ont toujours ces chiffres-là. Le reste, c'est le système qui s'en charge. Ce qui est fascinant avec le système électoral américain, par exemple, c'est que, comme le disent certains spécialistes des relations internationales, que vous votiez démocrate ou républicain, vous obtenez toujours Donald Rumsfeld... enfin, non, ce n'était pas Rumsfeld, mais vous voyez ce que je veux dire : vous obtenez toujours les va-t-en-guerre, l'élite militariste, et en réalité une élite génocidaire, qui n'a aucun problème à éradiquer toute une civilisation — même, comme le dirait Donald Trump.

#Robin Andersen

En fait, tu n'as pas tort de mentionner Rumsfeld. Tu te souviens de Paul Wolfowitz ? Tu parles aussi d'éliminer une civilisation. Et maintenant, avec Trump... eh bien, c'est Wolfowitz qui a inventé l'idée du changement de régime. Lui, il parlait d'éliminer un régime. Et franchement, il n'y a pas un grand pas entre éliminer un régime et éliminer une civilisation.

#Pascal

Ils font cette association très vite. Et bien sûr, il y a aussi tout le travail de rebranding et de légitimation. Israël, à mon avis, a été légitimé ces deux dernières années et demie à tuer qui ils voulaient, simplement en affirmant qu'ils visaient un terroriste. Donc, c'est comme si le fait de dire qu'on cible des terroristes justifiait automatiquement n'importe quel dommage collatéral. Et puis,

évidemment, c'est déjà sous-entendu que si vous dites que quelqu'un est un terroriste, cette personne cesse même d'être considérée comme un combattant, puisque les combattants, eux, sont protégés, non ?

Les combattants ne peuvent pas être tués une fois qu'ils se rendent, qu'ils déposent les armes, ou quand ils sont blessés. Dès qu'ils sont blessés et incapables de se battre, ils sont protégés par le droit de la guerre, par le droit humanitaire international. Et tout ça, on l'a balayé. Je veux dire, on a vu, même avant le sept octobre, comment l'armée israélienne a pris d'assaut des hôpitaux, est entrée dans les chambres de patients et a tiré sur eux, en disant que c'étaient des terroristes. Même s'il s'agissait de membres du Hamas, ils auraient quand même dû être protégés. Mais on a complètement abandonné ce principe, et les médias ont suivi.

#Robin Andersen

C'est exact. Et le chapitre le plus difficile à écrire pour moi dans ce livre, c'est celui sur la destruction du système de santé à Gaza. Oui. D'abord, je me suis vraiment concentré sur les attaques contre l'hôpital al-Shifa, en novembre deux mille vingt-trois, puis de nouveau à la fin mars, début avril deux mille vingt-quatre. Et il faut se rappeler que les soignants sont à la base de tout ça. Ce sont eux, les premiers, ceux qui ont imaginé et conçu la Convention de Genève. À l'origine, c'étaient les travailleurs humanitaires qui allaient sur le champ de bataille pour évacuer les soldats blessés. Ils ne devraient jamais être des cibles, n'est-ce pas ? Donc, après la Première Guerre mondiale, les travailleurs humanitaires, les médecins, les infirmières, étaient très impliqués dans ce processus. Et ces premières protections accordées aux soignants et à l'aide humanitaire sur le champ de bataille ont vraiment servi de fondement aux conventions sur le génocide.

Ce qu'Israël a fait à l'hôpital al-Shifa en novembre deux mille vingt-trois, c'était du jamais vu dans la guerre moderne. Et la façon dont ils s'en sont sortis, vous n'allez pas en revenir. Je pense que vous le savez sans doute, mais cette vidéo en trois dimensions, très léchée, qui montrait une sorte de « Pentagone de Hamas » aseptisé et étrange... encore une fois, c'était une pure invention israélienne. C'était une animation en 3D qui vous faisait descendre sous terre, couche après couche, avec des commandants du Hamas qui se promenaient là-dessous. Et ces structures étaient censées se trouver sous l'hôpital al-Shifa. Ils ont largement diffusé cette vidéo, en répétant sans cesse que si un hôpital est utilisé par l'ennemi, il perd sa protection internationale prévue par le droit. C'est faux. Absolument faux. Vous savez, j'ai vraiment creusé tout ça en détail dans le livre.

Je regardais les documents de Médecins Sans Frontières, de Doctors Against Genocide, et toute la documentation disponible. Et il y a d'excellents juristes spécialisés en droits humains qui expliquent très clairement que, même s'il y a des combattants à l'intérieur d'un hôpital, ceux qui attaquent cet hôpital restent responsables et doivent protéger les patients ainsi que le personnel humanitaire qui s'y trouve. Ils n'ont pas le droit d'y entrer et d'attaquer, même si des tirs partent de l'hôpital. C'est très clair, mais aussi très complexe. Et tout ce que les grands médias ont fait, c'est simplement dire : « Ah, mais ils perdent leur protection si l'hôpital est utilisé par des terroristes », comme vous le

soulignez, n'est-ce pas ? Et plusieurs personnes ont fait remarquer, quelques années plus tard, qu'Israël avait été particulièrement efficace pour détourner les règles de la guerre et, d'une certaine manière, pour les déformer.

Et les journalistes ne les ont pas dénoncés. Franchement, on peut se demander si ce sont vraiment des journalistes expérimentés. Ce sont censés être les meilleurs pour couvrir cette histoire. Je veux dire, il y avait même des journalistes lauréats du prix Pulitzer qui signaient l'article intitulé « Des cris sans mots ». Allez, on est censés leur faire confiance, non ? Mais ces gens-là sont incapables de comprendre... ou alors, peut-être que, comme ils n'en ont jamais parlé, ils ne savaient tout simplement pas. J'ai du mal à y croire, parce que, honnêtement, n'importe qui peut apprendre les règles internationales. Elles sont expliquées très clairement sur de nombreux sites. Et je pense que même les journalistes des grands médias, les journalistes de l'establishment, auraient pu trouver ces sites. Mais je crois qu'ils n'ont même pas essayé.

#Pascal

Non, non, mais nous, je veux dire, de notre côté, il faut reconnaître que ce sont en réalité les meilleurs propagandistes que l'Occident possède. Ils sont incroyablement doués dans ce qu'ils font, c'est-à-dire fabriquer le consentement pour un génocide, pour s'assurer que ce génocide puisse avoir lieu. Et pas seulement ça, parce que... Le seul point sur lequel j'aurais une légère divergence avec toi à propos du livre, c'est le titre, quand tu dis « le génocide d'Israël ». Moi, je dirais que c'est le génocide de l'Occident. C'est le génocide euro-américain contre les Palestiniens.

Ça n'aurait pas été possible sans les bombes qui viennent de là-bas. Ça n'aurait pas été possible sans le soutien logistique. Et ça n'aurait pas été possible sans le soutien de la propagande médiatique. Vous savez, il y a beaucoup de choses qui étaient tout simplement nécessaires, et qui ont été faites dans l'Occident collectif, et qui ont fini par tuer toutes ces personnes en Palestine. Accuser uniquement Israël, pour moi, c'est déjà... c'est trop réducteur. L'ampleur du crime est vraiment énorme, en fait. Oui. Et votre travail montre justement ça, à quel point tout cela a été déterminant, n'est-ce pas ?

#Robin Andersen

Oui, oui. Et pour al-Shifa, lors de la première attaque, les médias américains ont... enfin, pardon... le Département d'État et les plus hauts niveaux du gouvernement américain ont confirmé, confirmé. Et ça, vraiment... Donc, il y avait cette vidéo en 3D très soignée, et on avait, vous savez, la Maison-Blanche et toute leur propagande qui disaient : « Oui, nous avons des renseignements. » Bien sûr, ils ne nous ont jamais dit d'où venaient ces renseignements. Mais ils affirmaient que ces informations confirmaient les déclarations israéliennes selon lesquelles cet hôpital était contrôlé par le Hamas.

#Pascal

Et ce n'était que des mensonges.

#Robin Andersen

Et, vous savez, vers novembre ou décembre, je crois, le Washington Post a publié un article. Ils ont mené une véritable enquête, ils ont regardé sous l'hôpital. Et ils ont dit que les endroits où l'on affirmait que des otages ou des combattants du Hamas étaient détenus ne semblaient pas avoir été occupés. Il y a bien des tunnels souterrains, et des combattants qui circulent dessous, qui reviennent, et beaucoup de ces tunnels ont été construits par les Israéliens. Et bien sûr, le Hamas a été financé par Netanyahu dans les années quatre-vingt. Donc, on parle ici d'une longue histoire. Prétendre qu'il y avait un quartier général permanent sous un hôpital, c'est franchement absurde. Il y a beaucoup de façons de définir le brouillard de la guerre, mais la confusion dans nos têtes quand on entend toute cette propagande, ça fait aussi partie du brouillard de la guerre. Et penser qu'ils pouvaient s'en tirer comme ça — ce qu'ils ont sans doute fait, puisqu'ils ont détruit pratiquement tous les hôpitaux de Palestine.

#Pascal

Oui, ils l'ont fait. Ils l'ont fait. Pour moi, le vrai test pour savoir si on s'en sort après un génocide, c'est de voir de quel côté les gens continuent à partir en vacances. J'étais en Thaïlande récemment, et dans le complexe où je me trouvais, j'entendais beaucoup d'hébreu, mais pas un mot d'arabe. Il n'y avait tout simplement pas de Palestiniens là-bas. En revanche, il y avait beaucoup d'Israéliens. C'est comme ça, tout simplement. Donc, quand on peut encore partir en vacances d'été, en Thaïlande ou ailleurs, eh bien, c'est qu'on s'en est sorti après un génocide. Mais ma question pour vous, qui avez étudié tout cela en profondeur, concerne les éléments clés du récit qui ont été utilisés.

Je veux dire, le sept octobre, bien sûr, en tant que concept, n'est-ce pas ? Le sept octobre justifie tout. Mais il y a un autre point que j'ai trouvé très curieux, et qui est, surtout pour les Européens, pour les Allemands en particulier, assez important : c'est le droit d'Israël à exister. Ça m'a paru étrange, parce que je n'ai jamais entendu cette expression dans un autre contexte — on ne parle pas du droit des États-Unis à exister, ni du droit du Chili ou du Japon à exister — seulement d'Israël. Et on l'a tellement répétée. Est-ce que vous pourriez dire quelques mots sur ce concept ?

#Robin Andersen

Bien sûr. Vous savez, je crois que j'ai récemment écrit un article sur Francesca Albanese, sur à quel point elle a été claire, rigoureuse, et puis évidemment attaquée. Tous les rapports qu'elle a produits sont tout simplement remarquables. Et c'est elle qui a vraiment mis fin à cette histoire où, lors d'une conférence de presse, un journaliste lui lance : « Est-ce que vous croyez au droit d'Israël à exister ? » Comme pour chaque Palestinien, les rares qui ont eu la parole ont été harcelés par la presse — littéralement harcelés. « Alors, est-ce que vous soutenez le Hamas ? Ou est-ce que vous croyez au droit d'Israël à exister ? »

Et c'était honteux, quand les Palestiniens — les rares qui ont pu passer à l'antenne — ont été traités comme ça. Ta-Nehisi Coates, si vous vous souvenez de ce passage sur CBS... affreux. Le pire comportement qu'on puisse imaginer de la part d'un journaliste. Pendant ce temps, les militaires passaient en boucle à la télé en disant : « Eh bien, vous savez, on a protégé les civils du mieux qu'on a pu, mais c'est la guerre. Il a fallu les tuer. » Tout ça, c'était incroyable. Mais au final, je crois que pour moi, c'est vraiment Francesca Albanese qui a trouvé les mots justes. Elle a expliqué qu'aucun pays n'a un "droit d'exister" en soi. Vous voyez, Israël existe. La France existe. L'Italie existe.

Si la France et l'Italie décidaient de fusionner, elles pourraient vraiment le faire, et alors elles deviendraient autre chose. Il n'existe aucun droit acquis à l'existence d'Israël. C'est un droit accordé aux êtres humains, pas aux États. Donc, dès le départ, c'était censé être un moyen de bloquer la discussion, d'empêcher quiconque de parler, et de fermer toute la complexité du débat. Et bien sûr, aucune critique de l'État d'Israël n'était tolérée, alors même qu'il dérivait de plus en plus vers la droite. Et maintenant, ils ont instauré la peine de mort uniquement pour les Palestiniens. Jusqu'où peut-on aller encore plus à droite ? Qu'ils aient un droit à exister ? Non, ils n'ont pas un droit à exister. Désolé.

#Pascal

Je veux dire, en tant que mécanisme, je pense que c'est assez important, non ? La façon dont les médias utilisent ensuite des formules pour bloquer la discussion, ou des sortes de serments d'allégeance. Par exemple : « Est-ce que vous affirmez le droit d'Israël à exister ? » Il faut prouver sa loyauté envers quelque chose avant même d'avoir la possibilité de continuer à parler. L'autre question, c'était sans doute : « Est-ce que vous condamnez le sept octobre ? » Celle-là, elle était énorme, non ? Toute personne qui parlait contre le génocide se faisait aussitôt demander : « Alors, est-ce que vous condamnez le sept octobre ? » Et si vous ne le faisiez pas, on vous criait dessus, on vous coupait la parole, et la discussion s'arrêtait là. Donc, d'une certaine manière, c'est une forme de contrôle par des serments d'allégeance.

#Robin Andersen

Absolument. Oui, absolument. Et d'une certaine façon, vous savez, la propagande fonctionne surtout quand il n'y a pas de bruit contraire, n'est-ce pas ? Plus on introduit des voix dissidentes, des voix opposées, dans un environnement de propagande, plus on remet cette propagande en question. C'est pour ça que, pour la plupart des gens dans le monde, il suffisait de regarder sur leur téléphone pour voir ce qui se passait vraiment à Gaza.

#Pascal

Exactement.

#Robin Andersen

C'est pour ça que, pour nous, ça n'a vraiment pas marché. Mais ça fonctionne pour ceux qui l'ont conçu, parce qu'ils vivent dans leur bulle de Washington. Ils se disent : « Bon, tant que je peux lire ça dans mon journal, c'est validé, on peut y aller. » Mais pour les autres, et dans le grand public, les voix palestiniennes ont tout simplement disparu. Elles ont été écartées tout de suite. Une formidable écrivaine palestinienne, Al-Alyan, l'a très bien souligné. Elle a dit : « On nous oblige à chanter pour notre repas, à mendier du temps d'antenne. » Et tout ce qu'on demande, c'est que les journalistes fassent leur travail de base, tout simplement. Ce sont eux qui ont choisi de ne pas parler d'attaques israéliennes contre des populations civiles, mais de « guerre israélo-Hamas », ou de « guerre israélo-palestinienne », ou encore de « guerre israélo-je-ne-sais-quoi ».

Mais ensuite, on ne nous a pas présenté les deux versions de l'histoire, n'est-ce pas ? On est censé montrer les deux côtés d'une histoire. C'est un principe fondamental. Je ne crois pas à l'objectivité, mais être juste et un minimum équilibré, ça fait évidemment partie des pratiques et des règles de base du journalisme professionnel. On n'a jamais rien entendu venant du Hamas. Tout passait uniquement par les déclarations des responsables du gouvernement. Il a fallu compter sur Jeremy Scahill pour enfin établir un contact avec le Hamas et nous dire ce qu'était le Hamas, comment ils répondaient à ce que disaient les Israéliens. Mais tout ça, c'était complètement en dehors du cadre officiel. Et puis, le génocide, ça consiste à détruire tout un peuple, sa culture, son identité, sa religion.

Et c'est exactement ce que faisaient les Israéliens. C'est pour ça que les journalistes palestiniens, qui racontaient ce qu'ils voyaient sur le terrain, étaient perçus comme une menace. La censure israélienne, à Gaza, s'est exercée par le meurtre, et elle continue encore aujourd'hui. Et ce journaliste remarquable, très connu, Khalil, au Liban, a été assassiné ouvertement pour qu'Israël puisse affirmer sa puissance et dire au monde : « Nous allons continuer, nous le ferons en toute impunité, et nous éliminerons même une journaliste libanaise très connue et très aimée, cette femme ». Et ils l'ont fait. Tout cela vise à effacer une culture, à effacer une mémoire, et à faire disparaître ceux qui témoignent, tout simplement.

#Pascal

Oui, bien sûr, la perfidie de tout ça, c'est que non seulement on fait taire une voix, mais on s'assure aussi que tous ceux qui songeraient à prendre la plume soient dissuadés, non ? Et sinon, eh bien, on les élimine. Et ce qui est frappant avec Israël, le génocide, et la manière dont les médias ont réussi à le présenter dans le courant dominant, c'est que, finalement, tout ça passe. C'est accepté. Personne n'ira jamais en prison pour ça, ni Biden, ni Netanyahu. Netanyahu, peut-être, pour autre chose, des affaires de corruption privée ou des scandales, mais pas pour ça. Il n'ira jamais en prison pour ça. Les soldats non plus n'iront pas en prison. En fait, aux États-Unis, si la nouvelle loi — enfin, le nouveau projet de loi dont on parle en ce moment — est adoptée, alors les Américains, les citoyens américains qui ont servi dans l'armée israélienne, dans les forces de défense israéliennes, vont

recevoir des avantages d'anciens combattants. Tu as entendu parler de ça ? C'est en discussion en ce moment au Capitole : étendre les avantages des vétérans aux Américains qui ont servi dans l'armée israélienne.

#Robin Andersen

Vous savez, cette impunité règne toujours en maître. Et je pense que les médias, et ces gens-là bien sûr, devront un jour rendre des comptes. J'espère vraiment qu'on les verra. J'aimerais voir certains de ces comités de rédaction, ces responsables, ces propriétaires. Franchement, j'aimerais les voir à La Haye, en train d'essayer de justifier leur couverture à caractère génocidaire. Parce que, selon la Convention sur le génocide, dans les sept premières pages sur l'incitation au génocide, ils ont contribué. Et pour ce qui est de la Fondation Hind Rajab, et de Hind Rajab elle-même, elle a été tuée par trois cent trente-cinq balles tirées par des chars israéliens.

Et aujourd'hui, il y a des endroits, je crois au Brésil et ailleurs, où des soldats de Tsahal sont arrêtés. Et c'est parce que la fondation Hind Rajab, c'est dans son programme. C'est ce qu'elle essaie de faire. Elle essaie de les retrouver, de les identifier. Et elle pousse les pays qui ont signé le Statut de Rome et qui reconnaissent la Cour pénale internationale à les poursuivre et à les accuser de génocide.

#Pascal

En fait, j'aimerais conclure là-dessus. Est-ce que vous connaissez des cas où des journalistes eux-mêmes ont été poursuivis devant des tribunaux internationaux, ou en vertu du droit international, ou même du droit national, pour avoir facilité certains actes de violence ? Parce que je pense que c'est là qu'il faut aller. Je veux dire, les journalistes qui écrivent dans de grands journaux, ou les personnes qui animent des émissions très suivies, doivent comprendre que s'ils diffusent un discours qui favorise un génocide, ils pourraient en réalité faire face à des conséquences juridiques. Est-ce qu'on a des précédents en ce sens ?

#Robin Andersen

Il existe bien un précédent. Pendant le génocide au Rwanda, un journaliste belge a été condamné à douze ans de prison pour avoir dit, en gros : « On va vous tuer. » Et oui, dans les Conventions sur le génocide, il y a des précédents juridiques très clairs concernant les dirigeants qui incitent au génocide. Peut-être pas toujours au niveau international, mais ça peut se faire dans certains pays, comme l'Espagne. Pinochet, par exemple, a été inculpé et jugé en Espagne, selon la loi espagnole. Donc, ça peut se passer de cette manière-là. D'ailleurs, un ami à moi, aujourd'hui décédé, qui était président du Centre pour les droits constitutionnels, Michael Ratner, c'est lui qui dirigeait tout ça.

#Pascal

Et ça soulève quand même une vraie question, vous savez, entre la liberté d'expression et, disons, la responsabilité dans un génocide, le fait de permettre qu'un génocide ait lieu. Mais je pense que c'est une discussion qu'on doit sans doute avoir, si on veut vraiment avancer vers un monde où ce genre de choses ne se reproduirait plus de cette manière. Mais est-ce qu'il y a quelque chose, dans votre livre, qu'on n'a pas encore abordé et que vous aimeriez partager pour conclure cette discussion ?

#Robin Andersen

Eh bien, il y a ce discours que Netanyahu a prononcé, je crois que c'était en juin ou en juillet deux mille vingt-quatre, quand il est venu s'adresser à une session conjointe du Congrès. Et à ce moment-là, un mandat d'arrêt était à l'étude contre lui devant la Cour pénale internationale. Et pourtant, le Congrès américain l'a invité. Aucun média ne l'a vérifié. Aucun grand média traditionnel n'a vérifié un seul mot de ce qu'il a dit. Et il a menti, encore et encore. Dans ce chapitre, j'ai essayé d'expliquer la famine, et l'usage délibéré de la faim et de la privation comme arme de guerre par les Israéliens.

Et Netanyahu s'est levé devant le Congrès et a dit : « Nous n'avons pas de problème, beaucoup de camions entrent. » Mensonge. « Et ce n'est pas de notre faute, c'est à cause des gangs armés, et le Hamas vole la nourriture. » C'étaient des mensonges purs et simples. Et pas un seul, pas un seul journaliste n'a réagi. Il a reçu plus de cinquante ovations debout pour ce mensonge, pour cette répétition absurde de la propagande qu'il diffuse depuis le début. C'était un moment vraiment honteux. Et moi, je démonte tout ça, pas forcément mot à mot, mais point par point.

#Pascal

Que des mensonges, encore et encore. C'est incroyable, et ensuite tout ça est relayé par les médias. C'est pour ça que c'est vraiment bien d'avoir un livre comme le vôtre, qui raconte tout ça, qui met les choses à plat. Les gens qui veulent se le procurer peuvent bien sûr le faire en ligne. Il s'intitule **The Complicit Lens : la couverture médiatique américaine du génocide d'Israël à Gaza.** Il est disponible sur Amazon. Je mettrai le lien vers ce livre dans la description de cette vidéo, juste en dessous. Et professeur Robin Anderson, merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui.

#Robin Andersen

Avec plaisir. C'était un vrai plaisir d'être ici.